

CONSIDÉRATIONS

N° 195.

SUR QUELQUES POINTS

DE PATHOLOGIE GÉNÉRALE;

THÈSE

*Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris,
le 24 juillet 1833, pour obtenir le grade de Docteur en
médecine;*

PAR LÉON-PAUL BARAS, de Gramat,

Département du Lot;

Ex-Élève des hôpitaux civils de Paris.

Qu'et l'observation, si l'on ignore là où siège le mal ?

BICHAT, Anatomie générale.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1833.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. ORFILA, Doyen.

MESSIEURS

Anatomie	CRUVEILHIER, Examineur.
Physiologie	BÉRARD.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN.
Histoire naturelle médicale	RICHARD.
Pharmacie	DEYEUX, Examineur.
Hygiène	DES GENETTES, Suppléant.
Pathologie chirurgicale	{ MARJOLIN.
	{
Pathologie médicale	{ DUMÉRIL.
	{ ANDRAL.
Pathologie et thérapeutique médicales	BROUSSAIS, Examineur.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	MOREAU.
Clinique médicale	{ FOUQUIER.
	{ BOUILLAUD, Président.
	{ CHOMEL.
Clinique chirurgicale	{ BOYER.
	{ JULES CLOQUET.
	{ DUPUYTREN.
	{ ROUX.
Clinique d'accouchemens	{

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, LALLEMENT, DUBOIS.

Agrégés en exercice.

MESSIEURS

EAYLE.
BÉRARD (Auguste), Examineur.
BLANDIN.
BOYER (Philippe), Suppléant.
BRIQUET.
BRONGNIART.
BROUSSAIS (Casimir).
COTTEREAU.
DALMAS.
DUBLED.
GUÉRARD, Examineur.

MESSIEURS

HATIN.
HOUMANN.
JOBERT.
LAUGIER.
LESSEUR.
MARTIN SOLON.
PIORRY.
REQUIN.
SANSON (ainé).
SANSON (Alphonse).
ROYER-COLLARD.
TROUSSEAU.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE

ET

A MA MÈRE.

A MONSIEUR ET A MADAME LARNAUDIE.

L.-P. BARAS.

INTRODUCTION.

UN des points les plus obscurs de la pathologie jusqu'à ces derniers temps, a été, sans contredit, le siège des maladies. Privés des lumières de l'anatomie et de la physiologie, les médecins de l'antiquité et du moyen âge étaient dans l'impossibilité d'expliquer raisonnablement les phénomènes morbides qui se passaient sous leurs yeux.

Bien convaincu de cette impuissance, *Hippocrate* se contenta le plus souvent d'observer avec soin, sans se livrer à des spéculations hypothétiques, inutiles aux progrès de la science et contraires aux principes d'une saine philosophie. Les préceptes qu'il donna à ce sujet, et qu'il oublia quelquefois lui-même, il faut l'avouer, furent presque entièrement rejetés par ses successeurs, et l'observation rigoureuse des faits si préconisée par ce grand maître ne fut plus qu'un objet secondaire dans l'étude de la médecine. C'est alors qu'on vit éclore une foule de théories qui n'étaient fondées sur aucune base solide, et que leurs auteurs avaient, pour ainsi dire, conçues *à priori*. L'esprit de système domina presque exclusivement, et lorsque la nature donnait un démenti formel à ces conceptions bizarres, c'était à elle qu'on s'en prenait plutôt qu'à ces fragiles édifices.

Passerons-nous en revue tous les systèmes qui ont tour à tour régné dans la science ? Leur nombre, autant que leur

inutilité, nous impose le devoir de ne pas en parler. Que pourraient nous apprendre, en effet, l'*empirisme*, le *dogmatisme*, le *pneumatisme*, le *méthodisme* et cet *humorisme* grossier qui a traversé tant de siècles, et dont nous retrouvons encore quelques traces parmi nos contemporains? Hâtons-nous donc d'arriver à des temps plus heureux.

Avant d'étudier l'homme malade, il faut le connaître à l'état de santé. C'est à quoi s'occupèrent, dans le seizième siècle, les *Vésale*, les *Fallope* et les *Eustache*; leur exemple ne fut pas perdu; et l'on vit un grand nombre de médecins, marchant sur leurs traces, courir de découvertes en découvertes. Riches de leurs travaux, l'anatomie et la physiologie, qui, jusque-là, avaient été si imparfaites, purent fournir un point de départ à celui qui voulut se livrer à l'étude des maladies.

Théophile Bonnet, et surtout l'illustre *Morgagni*, mettant à profit ces deux sciences, pour ainsi dire nouvelles, enrichirent la pathologie d'une branche d'observation qui a eu et devait avoir la plus heureuse influence sur les progrès de l'art médical: je veux parler de l'anatomie pathologique. Rechercher les altérations des organes après la mort, c'était aller au siège du mal, nous en découvrir la nature; rapprocher ces lésions des symptômes observés pendant la maladie, c'était éclairer le diagnostic et donner une base plus solide à la thérapeutique.

A voir la bonne voie qui venait de s'ouvrir, on pourrait croire que les résultats que j'ai indiqués ne devaient pas tarder à être obtenus; mais, pour atteindre ce but, que

d'obstacles n'avait-on pas à surmonter ! L'erreur, appuyée de l'autorité de plusieurs siècles, jouit presque des droits de la vérité la mieux démontrée. L'habitude de considérer certaines maladies comme indépendantes de toute lésion organique était si invétérée, que, lors même qu'à l'ouverture des cadavres on découvrait le point affecté, on n'en persistait pas moins dans cette croyance routinière; on était même loin d'avoir des idées bien précises sur les maladies localisées. Certaines entités morbides, qu'on avait soin de distinguer les unes des autres sous le rapport symptomatologique, n'avaient qu'un même siège et une même nature, c'est-à-dire que la même affection, suivant que tel ou tel phénomène maladif prédominait, prenait tel ou tel nom.

Tout cela ne servait pas peu à jeter de la confusion dans la science: aussi, pour dissiper ces ténèbres, il n'a fallu rien moins que les travaux de *Lieutaud*, *Portal*, *Bordeu*, *Bichat*, *Pinel*, *Corvisart*, *Bayle*, *Laennec*, etc. Chaque jour l'ontologie éprouvait des échecs nouveaux; mais elle a subsisté encore jusqu'en 1816, époque à laquelle M. le professeur *Broussais* vint lui porter le dernier coup.

Sa doctrine, adoptée par les uns, modifiée par les autres, et rejetée d'abord par un grand nombre, a donné lieu à tant de travaux, qu'il n'est, pour ainsi dire, aucune question médicale importante qui n'ait été soulevée et débattue. De là est résulté un progrès immense pour la science, progrès tel, qu'on croirait presque qu'un siècle nous sépare de cette mémorable révolution.

Je me bornerai à rapporter ici une seule des vérités im-

portantes sorties victorieuses de ce combat scientifique : c'est que toute maladie reconnaît pour point de départ une modification survenue dans une partie quelconque de notre organisation, modification qui altère d'abord les fonctions de l'organe ou des organes qui en sont le siège, et peut exciter ensuite un trouble général dans l'économie.

Je vais, dans cette thèse inaugurale, donner quelques développemens à cette proposition, et la mettre, autant qu'il me sera possible, dans toute son évidence.

CONSIDÉRATIONS

SUR QUELQUES POINTS

DE PATHOLOGIE GÉNÉRALE.

Étudié dans sa structure , le corps humain nous offre des solides et des fluides , résultant de la combinaison diverse des élémens organiques entre eux. Les premiers qui constituent , à proprement parler , nos organes , n'existent jamais seuls , mais ils sont continuellement abreuvés par les fluides , qui ont des réservoirs particuliers , d'où ils sont transportés dans toute l'économie. Différens sous une foule de rapports , les organes ont ceci de commun , qu'ils sont liés entre eux de manière à ne former qu'un tout. Cette liaison est surtout plus intime pour quelques-uns qui sont destinés à concourir à un même but : on a donné à leur ensemble le nom d'*appareil*. Telle est l'idée la plus générale de notre organisation , considérée sous le rapport anatomique.

Mais ce n'est là qu'une bien faible partie de la science de l'homme. Ces instrumens , si merveilleusement construits , ne sont point destinés au repos ; ils doivent agir , ils agissent : de là les fonctions dont l'ensemble constitue la vie.

Ici se présente une haute question. Par quelle force , par quelle

puissance les organes sont-ils mis en jeu ? Disons-nous que c'est en vertu d'un principe vital ? Certes , la question ne sera guère avancée par l'invention d'un mot ; car il restera toujours à faire connaître la nature de cette puissance , et à l'analyser dans ses opérations. La physiologie n'a pas encore résolu ce problème : ce n'est pas que les tentatives aient manqué ; car , depuis le père de la médecine jusqu'à *Bichat* , un grand nombre d'auteurs se sont occupés de ce sujet ; mais ils ne nous ont laissé que des romans plus ou moins ingénieux , où l'on irait en vain chercher l'expression de la vérité. Plus sages que leurs prédécesseurs , la plupart des physiologistes de notre époque , tout en admettant une force qui préside à la formation , au développement et à la conservation de la machine humaine , avouent leur ignorance sur ses attributs , agissant en cela comme les physiciens , qui , pour expliquer les phénomènes de la nature , ont donné le nom d'*attraction* à la loi qui régit les corps bruts.

Le rôle du médecin doit donc se borner , comme le dit M. *Rostan* (Cours de médecine clinique) , à ne voir dans l'homme que des organes et des fonctions.

Lorsque les phénomènes vitaux s'exécutent régulièrement , on donne à cet état le nom de *santé* ; et , par opposition , on dit qu'il y a *maladie* , lorsque les fonctions ne se font plus normalement.

Ce changement survenu dans le jeu des organes existe-il par lui-même , indépendamment de toute autre cause ? en d'autres termes , les fonctions peuvent-elles être troublées sans que les organes soient modifiés dans leur composition ? Si les fonctions et les organes sont deux choses distinctes , indépendantes l'une de l'autre , la question pourra être résolue par l'affirmative ; mais si nous ne voyons là qu'une seule et même chose , ou , pour mieux dire , deux manières d'être d'une même chose , il est évident qu'il faudra répondre par la négative. Or , c'est précisément sous ce dernier point de vue que se présente la question. Qui ne voit , en effet , qu'il n'y a de fonction qu'autant qu'il y a organe , et que celle-là n'est que le résultat de celui-ci , de même que le mouvement d'une montre est sous la dépendance

immédiate des rouages qui entrent dans sa construction? Ainsi, qui dit fonction troublée, dit organe lésé.

Cependant, pourra-t-on me dire, puisque vous admettez une force qui donne le mouvement, ne pourrait-il pas se faire que, son action venant à augmenter ou à diminuer, les organes, sans éprouver aucune modification matérielle, reproduisissent, dans leur jeu, cet excès ou cette diminution? L'erreur de ceux qui ont adopté cette doctrine repose sur une fausse appréciation de ce qu'on a appelé *force vitale*. Ce mot, en effet, ne peut servir qu'à exprimer la loi suivant laquelle doivent s'exécuter tels ou tels phénomènes. Or, une loi n'est pas un être qui puisse augmenter ou diminuer; elle est ou elle n'est pas, voilà tout.

Nous pouvons faire une réponse analogue à ceux qui admettent que les propriétés vitales peuvent donner l'explication d'un dérangement fonctionnel, sans avoir recours à une lésion organique. Les propriétés vitales ne sont rien sans l'organe qui en est doué; et, prétendre qu'elles peuvent éprouver des changemens, celui-ci restant le même, c'est dire que l'étendue d'un corps peut varier sans modification de la matière qui le compose.

Un auteur, qui est loin de partager l'opinion que je développe ici, a pleinement réfuté, en peu de mots, les vitalistes de toutes les espèces. Je ne puis résister au désir de transcrire ce qu'il a dit à leur sujet (M. Cayol, Clinique médicale): « On a, dans ces derniers
« temps, divisé les maladies en deux classes, savoir: les lésions or-
« ganiques et les lésions purement vitales. Mais, d'abord, qu'est-ce
« qu'une lésion vitale? ces deux mots ne semblent-ils pas impliquer
« contradiction? Comment la vie, qui n'est qu'un fait de l'organisa-
« tion, pourrait-elle être lésée indépendamment de cette organisa-
« tion? »

« On ne conçoit pas mieux, poursuit-il, les lésions des propriétés
« vitales, puisqu'il répugne au sens commun d'admettre qu'une
« propriété soit lésée indépendamment du corps qui la possède, ni
« les lésions des fonctions, indépendamment des organes qui les exé-

« cutent, ni, par la même raison, les lésions de l'innervation, qui est
 « aussi une fonction, ni enfin les altérations du principe vital ; car
 « un principe, et surtout un principe immatériel, est, de sa nature,
 « inaltérable : ainsi toutes ces expressions sont également inadmis-
 « sibles. »

M. *Cayol* nous sert merveilleusement pour tirer une conclusion : c'est qu'il ne peut y avoir que des lésions organiques.

Dans son *Anatomie pathologique*, M. *Andral* dit que vouloir, dans l'état actuel de la science, expliquer tous les phénomènes physiologiques et pathologiques par une différence dans l'arrangement de la matière, c'est, dans beaucoup de cas, se placer dans l'hypothèse. Aussi, pour obvier à cet inconvénient, le savant professeur propose de considérer, par hypothèse, le système nerveux comme l'instrument de la force vitale, et d'admettre, encore par hypothèse, pour une plus commode explication des faits, que dans les centres nerveux se forme un fluide qu'on appellera *nerveux*, *vital* ou *électro-vital*, etc., et qui représentera la force inconnue, par laquelle les centres nerveux tiennent sous leur dépendance tous les organes.

Je conviendrai, avec M. *Andral*, qu'il est impossible de tout expliquer par une modification visible dans l'arrangement de la matière ; mais, de ce qu'elle ne tombe pas sous nos sens, est-ce à dire pour cela qu'elle n'existe pas ? La nutrition, par exemple, ne nous offre-t-elle pas une preuve de ces changemens imperceptibles que personne cependant ne peut révoquer en doute ? Dans l'acte de l'assimilation et de la désassimilation, il se passe des mouvemens incontestables dans les molécules vivantes, et cependant nous ne les apercevons pas.

Mais ces mouvemens sont-ils sous la dépendance exclusive du système nerveux, et celui-ci est-il l'agent de la force vitale ? Je ne le pense pas ; car, comme le dit fort bien M. *Andral*, il est des animaux sans système nerveux ; les plantes en sont également privées, et cependant on observe des phénomènes vitaux dans ces deux classes. Il est vrai que, si on vient à soustraire chez l'homme un organe à l'influence nerveuse, il n'exécute plus de fonction ; mais en exécutera-

t-il davantage si on le prive du sang ? L'un et l'autre de ces deux systèmes sont donc également nécessaires à la vie , et il ne paraît pas qu'aucun des deux soit exclusivement l'instrument de la force vitale. Ils obéissent , chacun à leur manière , à une même loi , et de leur concours réciproque résultent les phénomènes vitaux.

Il serait difficile de dire en quoi le système nerveux contribue à l'accomplissement de ces phénomènes. Est-ce , comme le suppose M. *Andral* , par la production d'un fluide vital ? Ce serait possible ; et , dans ce cas , faudrait-il regarder chaque organe comme une espèce de poumon (qu'on me permette cette comparaison) où nous aurions , d'un côté , du sang , de l'autre , un fluide agissant sur lui , comme l'oxygène de l'air atmosphérique agit sur le sang veineux ?

Dans l'hypothèse même d'un fluide vital , nous serions obligés de recourir à une modification dans la matière du système nerveux ; car , qu'on le remarque bien , M. *Andral* , en faisant cette supposition , ne prétend pas que ce fluide soit là tout formé et tenu comme en réserve ; il dit , au contraire , qu'il en est un produit , probablement comme la bile est le produit de la sécrétion du foie. Or , pour que ce produit *sécrétoire* du système nerveux fût augmenté ou diminué , il faudrait nécessairement admettre un arrangement particulier différent de celui de l'état normal , dans la matière de l'organe *sécréteur*. Ainsi , comme on le voit , l'hypothèse du savant professeur n'est nullement contraire à l'organicisme pur.

Dans un ouvrage très-récent , que j'ai déjà eu occasion de citer , M. *Cayol* , s'emparant d'une doctrine qui remonte jusqu'à *Hippocrate* , et qu'il a , lui , habillée à la moderne , si je puis m'exprimer ainsi , M. *Cayol* , dis-je , explique les troubles fonctionnels de la manière suivante : Toute maladie est un acte de l'organisme provoqué par la force vitale , lorsqu'un agent quelconque vient à agir sur nos organes. C'est une suite d'efforts tendant à chasser hors de l'économie les causes morbifiques ; c'est une lutte salubre qui ne cessera que lorsque l'un ou l'autre des deux adversaires aura succombé. Cette théorie a quelque chose de séduisant et de poétique ; mais elle tombe devant l'ob-

servation. Et d'abord il existe beaucoup de maladies dans lesquelles il n'y a rien à chasser de l'économie. M. Cayol sait, aussi bien que qui que ce soit, qu'un travail d'esprit long-temps prolongé peut donner lieu à une inflammation du cerveau ou des méninges, inflammation qui est accompagnée d'un trouble général des fonctions. Or, je le demande, contre quel agent morbifique se battrait, dans ce cas, la force vitale, puisque évidemment il n'y en a pas? Serait-ce contre l'inflammation elle-même? Mais ce serait vraiment là un singulier effort salutaire que celui qui pousserait une plus grande quantité de sang dans un organe enflammé.

Du reste, je veux bien admettre pour un moment la théorie de M. Cayol. Je dirai avec lui : *Tout dérangement dans l'ordre naturel des fonctions suppose une chose qui nuit ; car il ne peut y avoir d'effet sans cause.* Mais en supposant une cause nuisible, il faut aussi admettre un organe qui en reçoive l'action ; cela est incontestable. Or, cet organe n'éprouvera-t-il aucune modification de l'influence nuisible de cette cause? Certainement. Et cette modification ne sera-t-elle pas antérieure à la réaction? Il ne peut y avoir de doute. Donc le point de départ de la maladie sera une lésion organique.

Il résulte de ce rapide exposé des théories données pour expliquer les dérangemens dans l'ordre naturel des fonctions, qu'aucune n'est démontrée d'une manière mathématique ; que toutes celles qui ne sont point basées sur l'organisation, sont fausses et doivent être rejetées ; que celle, au contraire, qui fait tout dépendre d'une modification dans l'arrangement de la matière, est la seule satisfaisante, quoique, dans certains cas, elle ne puisse nous être prouvée d'une manière positive que par le raisonnement.

Prenons, sans sortir de l'état physiologique, quelques exemples, et voyons jusqu'à quel point on peut étendre les droits de l'organicisme.

Tout le monde sait que la transpiration est une des principales fonctions de la peau, et que l'énergie de cet acte vital est beaucoup moindre en hiver qu'en été. A quoi tient cette différence? La cause, sa

manière d'agir, son effet, tout est connu : aussi est-il facile de voir ce qui se passe dans l'organe tégumentaire. Dans un cas, le froid crispe les tissus, refoule le sang vers l'intérieur ; dans l'autre, le calorique produit un effet contraire. La différence d'énergie dans la fonction est donc expliquée par la différence de structure dans l'instrument qui l'exécute. J'expliquerai de la même manière comment l'estomac, rempli de matières alimentaires, redouble d'activité, lorsqu'on vient à le stimuler par une boisson spiritueuse ; comment la membrane muqueuse nasale sécrète une plus grande quantité de mucosités, quand on la soumet à l'action d'une poudre irritante. Sans doute que, dans ces cas, nous n'apercevons pas le phénomène tout entier ; que l'afflux du sang n'est pas la seule condition de cet accroissement d'activité : sans doute que le système nerveux y contribue pour quelque chose, et c'est ce *quelque chose* que nous ne pouvons pas apercevoir, mais que, par analogie, nous pouvons raisonnablement soupçonner. Certes, il est impossible de concevoir l'influence de l'innervation sans supposer que l'organe qui y est soumis ne reçoive *un je ne sais quoi* capable d'y opérer une modification. Ce *je ne sais quoi* est, si l'on veut, analogue au calorique, à l'électricité ; il dilate ou il resserre les tissus, il reste libre ou s'incorpore avec le sang, ou bien enfin il se comporte de toute autre manière, qu'il m'est impossible d'expliquer, mais que je suis obligé d'admettre, parce qu'il n'y a pas d'effet sans cause.

Si je poussais plus loin les citations, j'éprouverais encore, je l'avoue, plus d'embarras pour expliquer une foule de phénomènes. Par exemple, que se passe-t-il dans l'économie lorsque, à la suite d'une passion vive, les battemens du cœur deviennent plus forts, plus fréquens ? Le problème n'est pas ici de la même nature que dans les cas précédens ; il est bien plus compliqué et dans sa cause et dans son effet. D'abord, il est évident que l'affection morale n'a pas agi immédiatement sur le cœur, que la première impression a été perçue par le cerveau et s'est propagée de là dans l'organe central de la circulation. Mais en quoi consiste cette impression ? quel ébranlement a pu pro-

duire sur la masse cérébrale cet être immatériel ? que s'est-il passé dans ce centre nerveux ? Le sang y a-t-il afflué en plus grande quantité , et de là est-il résulté un surcroît de *sécrétion* nerveuse qui , transmise au cœur , aura changé son rythme normal ? Enfin , pourquoi une douleur vive , un chagrin violent et subit suspendent-ils sur-le-champ toutes les fonctions ? C'est certainement en impressionnant le cerveau d'une manière opposée au cas ci-dessus , puisque les effets produits sont contraires.

En voulant faire dépendre toutes les variations que présentent les phénomènes vitaux d'un arrangement particulier de la matière , je ne prétends pas , comme on vient de le voir , qu'il soit possible dans tous les cas d'apercevoir ces changemens ; mais je crois que , lorsqu'ils ne tombent pas sous nos sens , on doit les admettre comme , en physique , on admet que les molécules d'un corps qui vibre sont en mouvement , quoiqu'on ne puisse pas voir les changemens qui s'opèrent entre elles.

Si nous passons maintenant à l'état pathologique , il nous sera beaucoup plus facile , dans la majorité des cas , de nous rendre raison du trouble fonctionnel. Et cela se conçoit aisément ; tout à l'heure , en effet , les causes qui agissaient sur l'économie étaient trop légères ou trop peu durables , pour qu'en cessant leur action les organes ne revinssent presque en même temps à l'état normal ; mais lorsque leur impression est plus vive et plus durable , et surtout lorsqu'elle a lieu subitement , alors que nos tissus ne s'étaient pas habitués de longue main et peu à peu à leur influence , elles laissent sur les organes des traces plus ou moins profondes qui ne pourront disparaître que lentement , qui même seront telles , que tous les efforts de la nature et de l'art réunis ne pourront les effacer.

Toutes les parties qui entrent dans la composition du corps humain étant exposées à l'action des causes morbifiques , toutes sont susceptibles d'éprouver des altérations ; altérations qui se traduisent à nous par les dérangemens fonctionnels pendant la vie , et que le plus souvent nous pouvons étudier en partie ou en totalité dans leur forme et

leur étendue, après la mort. Je dis le plus souvent, car il est des cas où ces lésions échappent à notre investigation, soit que les moyens que nous possédons pour les découvrir offrent encore trop d'imperfection, soit qu'elles aient disparu avec la vie. Les recherches nombreuses faites jusqu'à ce jour en anatomie pathologique ont porté presque exclusivement sur les solides : aussi pouvons-nous dire que, de ce côté-là, la science est très-avancée, et qu'il lui reste peu à désirer. Mais il n'en est pas de même pour les liquides : leur étude a été considérablement négligée, soit parce qu'elle offre des difficultés plus grandes et exige des recherches plus minutieuses, soit parce que les médecins en ont été détournés par le dégoût que leur avait inspiré l'abus des théories humorales. Il existe cependant assez de faits pour qu'il ne soit plus permis de mettre en doute l'altération des liquides ; c'est ce qui résulte des expériences faites par MM. *Magendie*, *Bouillaud* et *Gaspard*, qui ont injecté des matières putrides dans le système circulatoire de plusieurs animaux et ont produit des accidens semblables à ceux que l'on observe dans l'affection typhoïde, la peste, le choléra-morbus sporadique, etc., etc. M. *Andral*, dans son Anatomie pathologique, rapporte aussi un assez grand nombre de faits empruntés à MM. *Gendrin*, *Dupuis*, *Leuret*, etc., etc. Enfin, dans ces derniers temps, M. *Donné*, chef de clinique interne à l'hôpital de la Charité, a fait des recherches microscopiques sur la forme des globules sanguins, et il s'occupe, dans ce moment-ci, d'analyses chimiques qui le conduiront, il faut l'espérer, à des résultats pratiques.

Les détracteurs de l'anatomie pathologique ont avancé que ces altérations ne sont point la cause, mais l'effet de la maladie. Si on a voulu dire, par là, que les altérations, telles qu'on les trouve sur les cadavres, n'étaient point formées de toute pièce au début de la maladie, que ce n'est que peu à peu qu'elles sont parvenues au point où on les rencontre, il est certain qu'ils ne trouveront pas un seul contradicteur. Pourquoi donc font-ils une telle objection ? En vérité, j'ai peine à les comprendre. Prétendraient-ils que le trouble fonctionnel est antérieur à la modification organique ? Cela ne peut être ; car,

comme le dit fort bien M. *Cayol*, on ne peut concevoir la lésion d'une fonction indépendamment de l'organe qui l'exécute.

Qu'on me permette, pour mieux éclaircir ce point, un exemple où tout soit évident. Une personne a laissé long-temps exposée à un foyer ardent une partie de son corps ; le premier effet que l'on observe dans cette partie est un afflux de sang, de la rougeur, du gonflement, etc., etc. ; puis viennent les accidens consécutifs, parmi lesquels nous noterons seulement la formation du pus. Si on croyait que nous ne regardons comme altération organique que cette dernière production, on se tromperait grossièrement : pour nous l'altération a commencé du moment où le tissu exposé à la chaleur a reçu une plus grande quantité de sang ; et ce n'est qu'à dater de ce moment que sa fonction est devenue anormale, que la maladie a commencé.

En général, lorsque l'altération d'un organe est légère, elle peut ne produire d'autre effet que le trouble de la fonction qui lui est confiée, et alors la maladie sera purement locale ; si, au contraire, elle est plus grave, le trouble fonctionnel ne se bornera pas à l'organe primitivement affecté, mais se répétera dans toute l'économie, et l'on dit alors que la maladie s'est généralisée.

Il n'entre pas dans mon sujet de rechercher par quel mécanisme s'établit cette irradiation malade, ni quel est l'agent au moyen duquel elle se transmet : je constate un fait d'observation, et cela me suffit.

Il semblerait que les phénomènes généraux ; survenant à la suite et à cause de l'affection locale, dussent être en rapport avec elle, et qu'on pût juger de la gravité de celle-ci par la violence de ceux-là. Or, la chose n'arrive pas toujours ainsi, du moins pour nos sens ; ce qui a donné lieu aux adversaires de l'organicisme de conclure que, puisqu'il n'y a pas rapport entre l'altération et les accidens généraux, il ne faut pas les regarder, l'une comme la cause et les autres comme l'effet.

Ce que j'ai déjà dit sur l'imperfection de l'anatomie pathologique, imperfection qui est bien connue de tout le monde, devrait, ce me semble, suffire pour faire tomber une telle objection. Sur quoi se base-t-on quand on la fait ? sur la lésion visible et palpable des solides.

Mais les liquides partagent avec eux , comme nous venons de le voir , le funeste privilège de s'altérer , soit primitivement , soit consécutivement. Il y a entre eux une telle réciprocité , que l'altération des uns entraîne nécessairement celle des autres et ne vouloir tenir compte que d'un seul de ces deux élémens , c'est , dans une équation algébrique , rayer la moitié d'un des membres. Qu'on s'étonne , après cela , d'arriver à un résultat vicieux !

Du reste , n'y a-t-il pas , indépendamment de l'altération , des circonstances qui exercent une influence très-marquée sur le développement de la réaction ? Sans parler de l'âge , du sexe , de la nature du tissu , ni de l'importance plus ou moins grande de l'organe lésé , que n'aurions-nous pas à dire du tempérament et de la marche plus ou moins rapide de l'altération locale !

On a été plus loin , et on a dit : Les phénomènes sympathiques persistent quelquefois , lors même que la lésion locale a disparu : donc il y a indépendance entre les premiers et la dernière. Il est incontestable que souvent l'altération primitive vient à disparaître , et que les accidens généraux persistent ; mais savez - vous pourquoi ? C'est que la maladie n'a fait que changer de place ; que du poumon , elle s'est portée dans les voies digestives , de celles-ci dans le cerveau , etc. Ceci me rappelle un fait que j'ai observé depuis peu dans les salles de *M. Bouillaud* : un jeune homme , couché au n°. 3 de la salle Saint-Jean - de - Dieu , était atteint d'une affection typhoïde très - grave , qu'on était parvenu à guérir par un traitement antiphlogistique qui avait duré six semaines. A cette époque , tous les symptômes locaux de l'abdomen avaient disparu , et cependant la fièvre persistait. *M. Bouillaud* nous fit observer que les symptômes fébriles ne devaient plus être rapportés à la lésion des intestins , mais aux ulcérations très-étendues qui étaient survenues au sacrum , et qui donnaient une suppuration très-abondante. Je suis sûr , ajouta le savant professeur , qu'à l'autopsie cadavérique (car le malade périra) , nous trouverons les ulcérations intestinales cicatrisées. Sa prédiction fut justifiée par la nécropsie : un nombre considérable de cicatrices parsemaient une grande étendue de la membrane muqueuse des intes-

tins , et il n'existait d'autre lésion appréciable qu'une vaste dénudation d'un trochanter à l'autre. Les faits de ce genre ne sont pas rares ; et c'est sur eux qu'on s'appuie pour soutenir je ne sais quelle essentialité imaginaire !

Une troisième objection, inverse de la précédente, est celle-ci : souvent les phénomènes de la réaction disparaissent , et l'affection locale persiste : c'est vrai ; mais qu'on me dise pourquoi les yeux qui ont été long-temps privés du contact de la lumière ne peuvent supporter le plus faible rayon , tandis que , plus tard , ils n'éprouveront aucune impression fâcheuse à l'aspect même du jour le plus brillant. Eh bien ! il ne m'est pas plus difficile de concevoir (quoique je ne puisse l'expliquer autrement que par une espèce d'habitude) pourquoi cette lésion qui , tout à l'heure avait irrité toute l'économie , ne produit plus sur elle aucun effet , que de concevoir pourquoi , dans un cas , la lumière éveille une sensation pénible dans l'œil , et dans l'autre est supportée sans douleur.

Certains auteurs , en voyant que les médecins de l'école moderne s'efforçaient de rattacher tous les désordres fonctionnels à des lésions organiques , ont prétendu que ces derniers n'avaient des yeux que pour la maladie locale , et négligeaient les phénomènes sympathiques. Ce reproche est-il mérité ? J'avoue que , nulle part , je n'ai rien vu , rien entendu qui pût le justifier. Il est vrai qu'ils font dépendre les symptômes généraux de l'altération locale ; il est vrai qu'ils admettent dans toute sa force l'adage, *sublatâ causâ tollitur effectus*, mais ils n'en attachent pas moins une grande importance aux phénomènes de la réaction , qui , d'effet qu'elle était d'abord , devient cause à son tour. Elle devient cause , dit souvent M. *Bouillaud* dans ses excellentes leçons cliniques , car , sous son influence , l'organe primitivement affecté s'altère de plus en plus ; elle devient cause , car , par elle , les organes , jusque-là sains , acquièrent une incroyable facilité à se phlogoser ; elle devient cause enfin , car elle pervertit les sécrétions et met obstacle à l'acte si important de la nutrition. Est-ce là le langage d'un homme qui ne tient aucun compte de la réaction ?

En résumé, je dirai : 1°. le trouble des fonctions suppose un organe ou plusieurs organes lésés : par conséquent il ne peut y avoir que des maladies organiques ; 2°. les altérations attaquent primitivement les solides ou les liquides.

Tel est le but que je m'étais proposé. En choisissant pour sujet de thèse une question générale, je ne me suis pas fait illusion sur les difficultés nombreuses que j'aurais à surmonter ; et, d'avance, je savais combien j'étais au-dessous de mon entreprise ; mais je n'ai pas reculé devant son exécution, parce que j'ai voulu, au début de ma carrière médicale, faire devant mes juges et mes confrères une profession de foi sur un des points les plus culminans de la science. A une époque où, pour me servir d'une expression à la mode, il y a anarchie dans les opinions, cette précaution n'est peut-être pas inutile. La doctrine que j'ai franchement adoptée est celle de plusieurs de mes maîtres ; et si je me suis rangé de leur côté, c'est que là j'ai cru voir la vérité. Je puis me tromper, sans doute ; mais n'est-on pas excusable quand on a pour garans de sa foi des hommes d'un talent si supérieur ?

PROPOSITIONS

SUR

LES TUBERCULES PULMONAIRES.

I.

Les tubercules pulmonaires se développent à tout âge, mais particulièrement dans l'enfance et l'âge adulte.

II.

Toutes les constitutions n'y sont pas également exposées; ils affectent principalement celle qui est connue sous le nom de *constitution tuberculeuse*, dans laquelle les congestions sanguines s'effectuent avec une *facilité remarquable*. (Andral.)

III.

Les causes qui favorisent le développement des tubercules sont en grande partie des causes d'inflammation.

IV.

Presque toujours les tubercules sont précédés de signes *appréciables* d'irritation pulmonaire.

V.

Au premier degré, la matière tuberculeuse est purulente; au second, elle durcit; au troisième, elle se ramollit ou devient crétacée.

VI.

Constamment, les poumons présentent des traces d'inflammation, lorsque la mort est le résultat de l'affection tuberculeuse.

VII.

Les tubercules nous paraissent être toujours le produit d'une inflammation survenant au milieu des circonstances qui constituent la *prédisposition tuberculeuse*.

VIII.

Les personnes qui sont sous l'influence de cette prédisposition, doivent être soigneusement surveillées; et quand, chez elles, il survient des signes d'irritation pulmonaire, il faut les combattre, même lorsqu'ils sont très-légers.

